

Abares¹, ou, réduits à se faire Kazaks, se dispersent dans les vallées du Caucase, dans les marais d'Azof, et se fondent ou se superposent aux *A-Su*, comme les appellent les Chinois, aux *Alani*, *Alains*², comme les nomment les Européens, à nos Ossètes ou Asi-ates d'aujourd'hui, et à d'autres peuplades plus ou moins autochtones. Parmi les Kiptchak paraissent, dès le v^e siècle, des Kankli et des Kalatch, les uns connus des Grecs sous le nom de *γλ.αθα.ι*, *γολ.αθα.ι*, et plus tard, des Russes, sous celui de *Turkmènes*³; les autres sont les *Tie-le*

sieurs *Sabarto* (Chabarto, Cheberto) en Pé-Lou. Suivant qu'on lira *iasphali*, *basphali* ou *tasphali*, le *falu* magyar étant le même mot que le *balik* turc et mongol, on traduira : *Cheberto* (les Marais) de la *Ville Verte*, ou *Cheberto* des cinq villes (en Pentapole), ou *Cheberto* de la *Ville Murée*.

1. Les Abares du Danube, comme le dit très bien Théophylacte, qui écrivait vers 620, et qui est le mieux informé des choses turques parmi les Byzantins, sont de faux Abares qui se sont octroyé ce nom, et dont le chef a pris le titre turc de *Khagan*, pour se donner de l'importance et faire payer ses services plus cher chez les Romains. On voit encore ici un type caractéristique d'une de ces confédérations finno-turques qui se faisaient et se défaisaient sans cesse en Kiptchak avec des éléments locaux et les tribus rompues des Hioung Nou occidentaux. Théophylacte raconte que les vrais Abares ayant été vaincus par le khagan des Turcs, une partie d'entre eux s'en allèrent en *Tavgast*, cité illustre, « *τὴν Ταυγάστ παραγίνονται, πόλις ἐπιφανής* », et l'autre se réfugia chez un peuple nommé « *Μουχρί* », qui habite sur les confins de *Taugast*, « *ἔθνος πλησιέστατον τῶν Ταυγάστ* » (p. 283). Les inscriptions turques de l'Orkhon nomment les Chinois *El Tavgatch* (ou *Tavgats*), « l'illustre Nation ». Les vrais Abares, dont les pseudo-abares de Pannonie se sont détachés, faisaient donc partie du monde turc, et relevaient de la Chine comme arrière-vassaux. On voit clairement, ici, comme toutes ces peuplades mixtes se tiennent depuis le Danube jusqu'à la Grande Muraille.

2. L'ethnique était donc *As*, que les Chinois ont orthographié *Asu* et les Russes estropié en *Ossi*, *Ossethi*. Le nom *Alan* est probablement arrivé aux Romains par les Turcs, dans la langue ancienne desquels il signifie simplement « montagnards ». Le pays d'*Alan*, traduit en turc moderne, s'appelle *Daghestan*, « pays des montagnes ».

3. Chronique de Nestor, p. 32, 68 et 195; les Russes connaissent, d'abord, les Betchène (Petchénègues), puis, les Turcs, les Turcomans et les Comans (Kiptchak); ils savent, d'ailleurs, qu'ils font partie d'une seule et même famille, comme on le voit par la chronique de Nestor. — *Année 915* : « Les Petchénègues vinrent pour la première fois en Russie, et après avoir conclu la paix avec Igor, ils poussèrent jusqu'au Danube. » Nestor, p. 32. — *Année 985* : « Vladimir fit venir par terre des Torks à cheval et il vainquit les Bulgares. » Nestor, p. 68. — « Ismaël engendra douze fils, d'où viennent les Torkmens, les Petchénègues, les Torks, les Koumans, c'est-à-dire les Polovtzes qui sortent du désert. » Nestor, p. 195.

des Chinois, les *Télé-outes*¹ des Mongols, les Huns blancs, *éph-télites* ou *Abdélites*² des Byzantins, et pour réduire le nom à l'iranienne, les *Ab-Télites*, ou *Télé* du bord de l'eau; les Persans appellent encore aujourd'hui les Turcomans de l'Oxus *Lebeb-Turkmènes*, « Turcomans ripuaires ». Ces Huns blancs ou Turcs ripuaires joignaient ensemble les Turco-Finnois et les Kiptchak entre Danube, Caucase, Volga, les Oïgour du Nan-Lou, ceux du Pé-Lou, et les Turcs proprement dits, Kankli, Kalatch, Karluk, des Marches de Chine. C'est à ces derniers, jaloux de s'emparer des Marches de Perse, qu'ils eurent affaire au vi^e siècle. A ce moment, ils sortaient, vainqueurs, mais affaiblis, d'une lutte plus que séculaire contre la Perse.

Dans le pays d'Iran, une révolution nationale avait fait succéder les Sassanides aux Parthes. « Les Parthes, venus des confins de la Caspienne, voisins des tribus touraniennes qui leur fournissent le gros de leurs armées, transportent dans le monde iranien les mœurs et les instincts du désert. Ils n'ont point su relever la machine administrative de Darius, et à la grande unité centralisée des Achéménides, ont substitué la féodalité militaire... Tandis que l'orgueil de Rome reconnaît en eux des égaux, parfois des vainqueurs, et les admet au partage du monde, la Perse, dans son *Livre des Rois*, fera tenir leurs quatre siècles en quarante lignes; elle ne connaît d'eux que quelques noms vagues et flottants :

1. Le T précédé de la voyelle marquant le pluriel.

2. C'est encore Théophylacte qui nous donne le vrai nom. Il nous raconte que le khagan fit la guerre au chef des *Abdel* dits *Ephthalites* (à la même époque où les Chinois racontent que le khagan soumit les *Tie-le*), et qu'il les défait : « *τὸν ἐθνάρχην τῶν Ἀβδελῶν, καὶ τῶν λεγομένων Ἐφθαλιτῶν* » (p. 282). Le nom n'a pas changé jusqu'aujourd'hui; les Turcomans *Abdal*, établis près de la Caspienne, sur l'emplacement de l'ancien lit du bas Oxus, et les Afghans *Abdal*, naguère riverains du haut fleuve, près de Koundouz, le portent encore. Le nom turc est *Teulès* ou *Tèlès*, « *Teulès bégler Apa Tarkan* — Des Teulès les Seigneurs Apa Tarkhan » — (*Inscriptions de Mongolie*, p. 71, II); il s'est conservé sous sa forme dialectale et archaïque chez les *Tèlich*, entre l'Elbourz et la côte méridionale de la Caspienne.

l'histoire est vide et, selon la parole de son poète, « le trône d'ivoire n'a plus appartenu à personne », et des siècles se sont passés « pendant lesquels on dirait qu'il n'y avait pas de rois sur la terre ». Les Sassanides rétablirent la monarchie et la nationalité iranienne. La nouvelle monarchie, pour renouer la tradition, se rattache, par une généalogie fictive, au dernier des Achéménides¹. »

Contre les Sassanides, la haine turque était vivace. Aux Tèlè, aux Kalatch, aux Kankli du Sud, une barrière de fer, comme au temps des Achéménides, aux Sakes et aux Massagètes, fermait l'accès des Marches, de la Sogdiane, de l'Hyrkanie, des routes vers le sud et l'ouest. Avec les Parthes, on pouvait s'entendre; Turcs et Alains ont toujours vécu en bonne intelligence, se querellant entre eux ou bataillant ensemble; mais ces Iraniens prétendaient dominer, conquérir, se défendre eux-mêmes. Leur chevalerie pesamment armée se passait du mercenaire turc, protégeait, contre lui, les cultures des grandes vallées au nord de l'Amou Darya, et c'était au moment où la Chine, la terrible Chine, devenue barbare pressait le plus les Hioung Nou, leur mettait le couteau sur la gorge et le marché en mains : rendus ou pendus. Avec rage, les Ripuaires Tèlè, ceux qui ne voulaient pas devenir les sous-vassaux des Chinois, les serviteurs des Turcs Oïgour, les domestiques des insolents Karluk, ou ceux qui ne pouvaient rejoindre les Kiptchak sur la lande, ni se faire Kirghiz Kazak, se débattirent contre les Sassanides; furieusement ils leur disputèrent les Marches de Médie et de Sogdiane. La lutte du Turc contre le Sassanide est le sujet de l'épopée nationale persane, du *Chah Nameh*, « Livre royal² », qui raconte les combats d'Iran contre Touran. En fin de compte, malgré les victoires du héros

1. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*.

2. Voir, plus loin, le *Chah Nameh* et Firdousi.

sassanide Behram Gour, qui repoussa l'invasion turque en Khorassan (430), le roi Firouz le Vaillant périt en Transoxiane; les Turcs Tèlè maintinrent leur domination dans les Marches de Perse, entre l'Oxus et le Yaxartes, prenant à revers les Iraniens engagés dans leurs batailles contre l'empire romain, et contre la puissance arabe à son aurore, avant l'islamisme. Il est extraordinaire que, dès le v^e siècle, l'empire sassanide, pressé par tant d'ennemis, à l'ouest, au sud et au nord, ne se soit pas effondré. Le salut lui vint de l'est, pour un temps très court. Les débris des Hioung Nou du nord, les Turcs de l'Altaï, vassaux de la Chine, lancés par la Chine, barbares à demi chinoisés, débouchèrent sur l'ouest, comme jadis leurs ancêtres sous le commandement du grand Pan-Tchao; au compte de leurs suzerains chinois, ils rétablirent par le Pé-Lou et par le Nan-Lou, la communication entre le pays du saint Empereur et le *Ta-Thsin*, la « grande Chine » de l'Ouest, l'empire romain. Dès la première moitié du vi^e siècle, le roi « Illustre » des Turcs de l'Altaï, des Tou-Kioue, conduisait ses bandes, bien pourvues par l'empereur de Chine, à travers le Pé-Lou, le Tchété, contre les Huns blancs — Tie-le du bord de l'eau — Turcs Ripuaires, — et les mettait à sac¹. La Chine reprenait par procuration le pays de grande conteste que les Arabes allaient appeler *Mavera--An-Nahar*, « entre les fleuves » Oxus et Yaxartes à l'ancienne, Amou Darya et Syr Darya à la moderne, tant de fois disputés entre Iran et Touran. Ce Roi « Illustre » paraît² être le même que le

1. « Sur la fin du règne des seconds Weï (Oueï), I-li Khan attaqua les Tie-le, les battit complètement, et soumit environ cinquante mille familles » (Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-Kioue*, p. 26). Les seconds Weï, dans le Nord : 386 à 534. Divisés en Occidentaux et Orientaux : 534-550. *Ili Khan* peut être traduit, également, en l'absence d'un texte turc écrit en caractères turcs, par « Roi des Nations » et par « Roi Illustre »; les formes archaïques, telles que les donnent les inscriptions du Yénisseï et de l'Orkhon, me décident à lire *Ili* (Élè), et à traduire par « Illustre », au lieu de Il (Él), nation.

2. Dans les inscriptions, qui représentent les très anciens textes turcs, et

personnage nommé Tou-Men par les Chinois, Tou-Méné par les légendes et les annales turques, Doutoumène par les Mongols.

Le deuxième successeur de l'Ili-Kagan Touméné-Khan étendit ses conquêtes. Il s'appelait Mokan-Khan (nom chinois), et portait, d'abord, le titre de *Tékine*, réservé au frère le plus jeune du souverain régnant. Sous son règne, l'unité de l'empire hioung nou du Nord-Est fut rétablie. La Chine, morcelée en cinq royaumes, ne pouvait plus rien empêcher. De fait, par les Turcs, le royaume occidental de Chine était limitrophe de la Perse, de l'empire romain; mais si le Turc régnait, c'était le Chinois qui donnait le ton et l'inspiration; l'Ili-Kagan n'est souvent qu'un protégé chinois arrivé à l'empire grâce à l'alliance avec l'un des cinq royaumes, qu'il sert lui-même contre les Chinois rivaux, et qui l'aide de ses subsides. Mokan-Khan est l'homme des Weï occidentaux. « S'étant joint aux Weï de l'Ouest, il envahit le territoire des Weï de l'Est, et ils arrivèrent jusqu'à Thaï-Youen ¹. » La Chine du Nord et les peuples turcs font désormais corps ensemble, comme dans le lointain Ouest les Barbares et l'empire romain.

« En haut le ciel bleu, en bas la terre bise s'étant faits, entre deux, les enfants des humains se firent. Par-dessus les enfants des humains, mon ancêtre, le *Boumin Kagan* (Mokan-Khan), le fameux kagan s'éleva; s'étant élevé, à la nation turque rangs et lois à garder il donna, ordre il donna ². » C'est en ces termes qu'en 731, le *Bilgué Kagan*, « l'Intelligent Khan », célèbre la gloire de son aïeul, Mokan-Khan.

même dans des textes anciens, le nom du personnage est remplacé par son titre. Les Chinois, puis après eux les Byzantins, les Persans et les Arabes, confondent, constamment, le titre et le nom, et les emploient, au hasard, l'un pour l'autre.

1. Stan. Julien, p. 27. Thaï-Youen en Chan-Si a dépendu des *Tsin* (265-420), puis des *Thsi* du Nord (550-577).

2. *Alltürkischen inschriften*, p. 5 et 6.

« Vers l'est, jusqu'à l'épaisse Forêt de la Montagne, vers l'ouest, jusqu'à la Porte de Fer, il établit [ses lois et ses peuples]... Car il était un kagan savant, un kagan vaillant il était; ses mandarins tous savants ils étaient, vaillants ils étaient; ses seigneurs tous, ses peuples tous, de droiture ils étaient... [A sa Mort] en deuil et douleur vinrent à la ronde jusqu'à l'est les nations puissantes de l'extérieur, les Renommés [Chinois], les Tibétains, les Parpourim ¹, les Kirghiz, les trois Kourikan, les trente Tatar, les Kitaï, les Tatabi, et le pleurèrent et déplorèrent, tant il était un vaillant kagan ². »

Dans cette énumération de peuples ne figurent pas les *itchrèki bouidoum*, « communautés intérieures », c'est-à-dire nationales et distinguées des « peuples extérieurs ». Le terme et l'idée sont communs aux Turcs et aux Chinois. Les Chinois distinguent les peuples de l'Empire en « Intérieurs » faisant partie de la « Nation Centrale », et en « Extérieurs », rattachés à l'« Empire du Milieu ». De même, les Russes, si fortement imprégnés par l'esprit politique des Chinois, des Turcs et des Mongols, appellent, encore aujourd'hui, une partie des Kirghiz, la « horde intérieure ». Les Kirghiz, les Kourikan, les Tatar, les Kitaï, sont comptés comme Extérieurs, avec les Chinois, bien que, plus tard, trois de ces nations passent pour vraies turques. Les Chinois que l'inscription met au nombre des nations « Extérieures » soumises à Mokan-Khan, représentent le royaume des Weï (Oueï) occidentaux, tantôt alliés, tantôt vassaux des Turcs ³.

1. Les *Parpourim* sont les gens du Khorassan. La ville d'Apar-Pourim est l'ancienne *Nichapour*, fondée par Yezdedjerd II (438-457). « Il fonda, dans le pays d'Apar, une ville où il résidait pendant la durée de ses expéditions.... En temps de guerre, il résidait habituellement dans le pays d'Apar, dans la ville et forteresse de *Niouschapouh*. » Patkanian, p. 164 et 166. *Par-Pourim* se décompose en *Apar*, et *Pourim*, *Pouram*, estropié en turc du mot perse qui signifie « ville ».

2. *Alltürkischen Inschriften*.

3. De l'an 386 à l'an 618, la Chine est partagée entre les royaumes sui-

L'Ili-Kagan n'avait point chassé les Tèlè de Transoxiane, où ils s'étaient établis envers et contre les Iraniens; il avait simplement obtenu leur soumission, comme peuple turc, compté, tantôt, pour « Nation Intérieure », tantôt pour « Extérieure ». Ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre « par ignorance et fausse erreur¹ » s'étaient donnés à la merci du Roi sassanide, passant sur la rive gauche de la Grande Eau, de l'*Euguz*, de l'Oxus, comme écrivaient les Grecs (car *Euguz*, en ancien turc, ne signifie pas autre chose que grand courant d'eau, grande rivière); ils avaient pris le nom, demiturc, demi-iranien, d'*Ab-Tèlè*, « Tèlè de la rivière », Ripuaires. Entre les Turcs, dès lors installés en Transoxiane, entre les Cisoxaniens ripuaires et leurs parents par le sang et le langage, les Turcs autonomes dans les Marches de Chine, la communication restait constante, même lorsque le hasard des combinaisons politiques les mettait dans des camps opposés. L'intolérance religieuse et le nationalisme à outrance des Grands Rois sassanides avivèrent, par l'esprit, cette fraternité de la chair entre les Turcs des Marches de Perse et leurs cousins des Marches de Chine; les chrétiens nestoriens, durement persécutés dans le vieil Iran, rejetés de la chrétienté orthodoxe dans le pays romain, essaimèrent vers ce rude nord-est, et portèrent la bonne parole chez les Turcs. En 503, le métropolitain de Merv consacrait déjà un choré-

vants : *Weï* du Nord (386-584), partagés de 534 à 550 en Occidentaux et Orientaux; *Tsin* (265-420); *Song* (420 à 479) et *Thsi* (479-501); *Liang* (502 à 556) et *Tchin* (557 à 587); *Thsi* du Nord (550 à 557); *Houé-Tchéou* (557 à 580); *Souï* (581 à 618). Il ne faut pas oublier que cette inscription est de 733, d'une époque où les Turcs reconnaissaient la suzeraineté des tout-puissants empereurs *Thang* qui avaient rétabli la Chine, et par conséquent ménage les susceptibilités chinoises. L'auteur turc de l'inscription compte pourtant hardiment le royaume chinois de *Weï* parmi les nations soumises.

1. C'est la formule turque : « le *Turkèch* kagan, de notre peuple turc il était; par ignorance, par fausse erreur envers nous — *bilmèdikin utchun, bizkè ianquiloukin utchun* — le kagan a péri. » (*Inscriptions turques*, p. 13; 18-19.) Je crois que la bonne traduction pour *Ianquilouk*, qui signifie à la fois « hostilité » et « erreur », serait « félonie ».

vêque à Samarkande. De Samarkande, les missionnaires nestoriens s'avancèrent hardiment en Pé-Lou, dans la Pentapole¹. Les Turcs convertis affluaient en Iran, faisant leur métier habituel de mercenaires, et à ces soudards, les Perses, si insolents contre les pauvres nestoriens, n'osaient mot dire. Tant il y en avait dans les armées des Sassanides, qu'en 590, Narsès le Persan, envoyé par les Romains au secours du prétendant Khosrau Parviz (Chosroës II) contre Behram Tchoubin (*Βαρράμ*, Varamus), en prit plusieurs milliers, à la défaite de Behram, qui tous portaient la croix tatouée au front². Aux Turcs de là-bas, ces nestoriens parlaient de la méchancelé des Iraniens, ennemis de leurs peuples « extérieurs », les Tèlè, et surtout, de Rome, de Byzance, du *Ta-Thsin*, de la « Grande Chine » occidentale. Les convoitises s'éveillaient, et l'esprit d'aventures. Sans doute, la Chine de là-bas en Occident, si paisible, si fortunée, avait besoin pour ses guerres, de bonnes gens d'armes, bataillant honnêtement, pendant que les manants labouraient, tissaient, trafiquaient, comme dans la Chine d'ici, au sud, derrière la Grande Muraille et ses gardes-frontière, les soudards tures. Payaient-ils aussi les gens d'armes en belles pièces de soie? Alors, ces gens d'Occident racontaient aux Turcs qu'en *Ta-Thsin*, la soie était objet trop précieux pour soudoyer gens d'armes, et qu'on la payait au poids de l'argent et de l'or; de quoi ces Turcs s'ébahissaient. S'ils vendaient eux-mêmes la soie de la Chine voisine aux gens de la Chine lointaine? De la soie, ils en recouvraient à tas. Dès 550, les empereurs de la dynastie *Tcheou* du Nord, à la solde desquels ils vivaient alors, leur payaient largement leur alliance. « L'Empereur, s'étant lié avec eux par un mariage, leur donnait, chaque année, cent

1. Mosheim, *Historia ecclesiastica Tartarum*; Assemani, *Bibliotheca Orientalis*

2. Ἐπεχάρακτο τοῖς μετόπισι ἐκείνων τὸ τοῦ κυριακοῦ ἐπίσημον, σταυρὸς δὲ τοῦτο τοῖς προσέβουσε τὴν τῶν χριστιανῶν θρησκείαν κατανομάζεται. (Théophylacte, p. 225.)

mille pièces de soie et de brocart, et il traitait, avec une libéralité excessive, les Turcs qui se trouvaient dans la capitale. Il leur donnait, par milliers, des vêtements, et les fournissait de vivres en abondance¹. »

A coup sûr, les relations du Kagan avec les Grecs n'étaient pas les seules que les Turcs eussent en Occident. Les plus importantes et les plus fréquentes étaient celles qu'ils entretenaient avec les Arméniens, dont une partie avait fait sa soumission, à la suite des *Tè Lè*, en 617².

Une proposition de leurs peuples extérieurs les décida. Vers 565 ou 566, en 567 au plus tard, l'empereur Justin régnant sur les Romains, et le Grand Roi Khosrau Anouchirvan (Chosroës I^{er}) sur les Perses, le Bou Min Kagan des Turcs, que les Chinois appellent Mogan Khan, et les Grecs *Dizaboul*³, reçut une supplique de son vice-roi ou lieutenant gouverneur de Sogdiane, chef des Turcs *Tèlè*, de la nation Extérieure, établie dans le pays⁴; les *Sougdak* demandaient au Kagan de s'entremettre en leur faveur auprès du Grand Roi, pour qu'il leur fût accordé licence de faire passer la soie en transit, par la Perse, afin de la vendre en Médie⁵; la Médie, c'était l'Atropatène, ou, comme on prononce maintenant, l'Azerbaïdjane, pays plus qu'à demi

1. Stan. Julien, p. 49.

2. « Après la mort de Sembat (617), les troupes arméniennes se placèrent sous la protection du *Khakan* des contrées septentrionales, qui leur ordonna d'aller rejoindre son général d'armée, le *Djepetoukh de Chine*. » — Fragments arméniens, dans *Patkanian*, Histoire de la dynastie des Sassanides. *Journal asiatique*, VI^e série, t. VII, p. 496.

3. Titre turc estropié.

4. Le titre de ce personnage était, un peu plus tard : *Iabgoug-Chad*. « Le peuple des *Tèlès* et des *Tardouch*, je l'ai rétabli; un *Iabgoug-Chad* je leur ai donné. » (*Inscriptions turques*, p. 41 — 43, 44.) On verra, plus loin, la hiérarchie des titres turcs aux VII^e et VIII^e siècles. La Sogdiane est le pays sur la rive droite de l'Oxus, la même chose que la Transoxiane, celui que les Arabes ont appelé *Mavera-An-Nahar*, « entre les fleuves », l'Oxus ou Amou Darya, et le Yaxartes, ou Syr Darya. Les Turcs de cette époque l'appelaient « *Sougd* », et ses peuples, « *Sougdak* ». — « *Sougdak boudoun ètèïn tèrin*. Le peuple des *Sougdak*, attaquons-le, dit-il. » (*Inscriptions turques*, p. 23-30.)

5. Ménandre, p. 295-296.

turc d'ancienne date, et où les Turcs venaient d'être renforcés par de nombreux émigrants des « Huns blancs » ou *Tèlè*. La route de la soie est nettement tracée; les Turcs des frontières de Chine reçoivent la précieuse étoffe des rois chinois à la solde desquels ils bataillent, ou la prennent de force, quand ils se brouillent avec leurs patrons et qu'ils pillent « l'illustre Nation »; ils font passer le surplus de leurs soieries à leurs confédérés et sujets « Extérieurs », les *Tèlè Sougdak* de Transoxiane et de Khorassan, et ceux-ci cherchent un débouché vers l'ouest, vers le *Ta Thsin* de Rome, en transitant par la Perse iranienne, pour rejoindre leurs cousins turcs, établis en Médie Atropatène. Il est naturel que, dans ces conditions, les *Tèlè* d'outre-Oxus, les *Ab Tèlè*, — Ephtalites, — Turcomans Ripuaires « ignorants et félons », rebelles au kagan des Turcs, s'opposent au projet des *Tèlè* soumis et loyaux de Transoxiane. Les annales grecques racontent que le kagan *Dizaboul* (Boumin-Mogan-Khan) donna licence aux *Sougdak* d'expédier une caravane et une ambassade au Grand Roi sassanide, mettant à la tête de l'ambassade un Turc de Sogdiane nommé *Maniakh*, nom de consonance turque, mais à coup sûr estropié. Un Turc ripuaire¹, de ceux qui s'étaient réfugiés en Médie, et qui avait audience chez le Grand Roi, montra le danger, donna le conseil d'acheter la soie, de la brûler, puis d'empoisonner les ambassadeurs, en répandant le bruit qu'ils étaient morts, parce que le climat de la Perse ne convenait pas aux Turcs, « qu'il était trop chaud et trop sec ». Théophylacte raconte honnêtement la croyance des Turcs, qu'on meurt de la peste en Sogdiane, sans compter les tremblements de terre². Les

1. Les Grecs l'appellent *Κάτουλος*, nom impossible dans n'importe quelle langue orientale. Les leçons des manuscrits sont si mauvaises, que je me permets de supposer celle de *Κάτουλος*, qui donne le vieux nom turc très répandu : *Koutloug*, « Fortuné ».

2. Théophylacte 286. L'empoisonnement des Turcs en Perse : τὴν Σογδαρινήν